

Cours fédéral N° 25 de moniteurs pour l'instruction alpine : 12 au 24 juillet 1948

Autor(en): **Juillerat, P. / Mauris, A.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Jeunesse forte, peuple libre : revue d'éducation physique de
l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **5 (1948)**

Heft 7

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-996623>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

COURS FÉDÉRAL N° 25 DE MONITEURS POUR L'INSTRUCTION ALPINE

12 au 24 juillet 1948

L'homme heureux n'irait pas à la montagne.

La vie sans œuvre est une oppression. La tâche de tout humain est de créer. Non pas nécessairement musique, peinture, poèmes. La nature refuse à beaucoup le don de l'art. Mais un ouvrage noble, que nul dans sa course viagère n'a pouvoir d'éluider : *La création de soi*. Entreprise personnelle s'il en est, obligatoire comme une mission. La montagne y convie; elle y contraint. Des terrasses aux arêtes, la discipline, loin des étroitures, trouve matière à activité créatrice.

A l'entrée du cours déjà, à la poignée de main que nous tend notre guide, André Pont, tous discours sont superflus. Sa stature de Sénégalais en impose, son rayonnement nous contamine.

L'ouverture du cours se fit comme il se doit dans tous les cours I.P. : Hommage au Pays, le drapeau est hissé, salut de l'E.F.G.S. et chants. Le programme de travail nous est exposé et, malgré le temps brumeux, chacun espère le beau temps qui permettra d'accomplir fidèlement toutes les magnifiques excursions prévues.

Le souper est, comme toujours, fameux et l'appétit tenace.

Puis, après d'amicales conversations, le calme se fait dans la cabane, troublé par intermittence par le très suggestif susurrement de quelque ronfleur impénitent. C'est au son de sa musique à bouche que notre « Pom-pom » nous réveille le lendemain matin. L'esprit de Macolin n'a décidément plus de frontière ! Même sans T.S.F., c'est la mélodie qui nous tire de notre sommeil. Le temps est le même que la veille. Rien n'y fait, nous partons, séparés en deux groupes, dont l'un est dirigé par notre vieille et sympathique figure que l'on revoit à tous les cours, notre camarade Macheret, de Fribourg. Cette promenade est, en réalité, une mise en train alpine dont l'objectif est la découverte d'un ancien fortin de 1914.

Les jours se suivent et, contrairement à ce que l'on a coutume de dire, ils se ressemblent étrangement : toujours la pluie. A Macolin, on s'inquiète et déjà l'on parle d'un éventuel renvoi du cours. Grâce à notre attitude et au fidèle accomplissement du programme prévu, et grâce aussi à notre optimisme, nous pûmes toutefois poursuivre notre activité. Personne ne s'en repent, car, finalement, le beau temps fut de la partie.

Dès le mardi matin, travail technique combiné avec des excursions. Relevons d'emblée l'excellent dosage de l'effort à fournir qui permet aux moins entraînés — j'en étais — de se faire les jambes sans douleur.

Au gré de diverses excursions, nous révoyons la marche dans les pentes gazonnées ou les éboulis et pratiquons avec un plaisir de gosses la « rut-sche » classique. Plus d'un pantalon, et ce qu'il cache, eurent à en souffrir.

Ensuite, varappe dans le rocher. Assurance, rapel, pose de pitons. C'est l'occasion pour les plus

expérimentés d'exposer et de discuter diverses techniques, ceci pour le plus grand bien de tous.

Après le rocher, la glace. Marche en crampons, taille de marche, passage de crevasses. Je me vois encore sur le bord d'un « pot », impressionné par la largeur à sauter et par la chute qui m'attendait si je restais court ! Mais quoi ! mes deux camarades de cordée sont là, attentifs à mes moindres mouvements. Un encouragement de leur part, j'ai confiance et je saute. Belle chose que cet esprit qui unit les membres de la cordée, fait de confiance et de compréhension mutuelle.

Il me plaît aussi de parler des causeries de notre ami Pont, qui furent pour tous un enrichissement certain. Fort de son expérience, il nous présenta avec une parfaite objectivité les dangers de la montagne. Il est du devoir de chaque moniteur alpin de connaître ces dangers, dangers qu'il ne faut d'ailleurs nullement surestimer et dont on vient à bout en pratiquant une technique correcte. Autre causerie passionnante que celle où Pont traita des « Premiers secours ». Pour chaque cas, l'anecdote était là, tragique ou comique, et forçait l'attention. Ces causeries et autres discussions à bâtons rompus, dans cette atmosphère de franche camaraderie que seule la montagne peut créer, resteront un enchantement pour chacun.

Deuxième semaine : randonnées dans les cabanes. Nous connaissons maintenant la lente montée au refuge, le sac d'un volume impressionnant qui tire sur les épaules, la fatigue, mais aussi l'émotion profonde qui vous étreint quand, dans un site grandiose, éclatent les sons d'une trompette qui joue un de nos bons vieux chants.

Arrivée à la cabane, détente, joie de se sentir loin de toute agitation vaine, projets pour le lendemain. Quelle plénitude !

Avec la « cabane », maison frontière entre les deux montagnes, s'achèvent les bordures protectrices des cimes. Nous nous sentons chez nous. A tout venant, elle offre asile et sécurité. Miracle humain, tout de même, que cette maison de rien du tout amarrée au granit, montée à petites journées par morceaux successifs, édiflée sur cet espace calculé où ne tombent pas les pierres et que ne bat jamais l'avance extrême de l'avalanche; mesure sans tapis ni rideaux après quoi soupirer, et celui qui s'élève par les plateaux étagés, et celui qui descend, ayant connu la Cime.

Installés autour de la table, chacun consulte le cahier, y retrouve parfois des noms amis et de précieux souvenirs.

Placé au rang d'honneur, quelquefois simplement accroché à un clou, il est le centre d'une vie riche et discrète. Il est prodigue de secrets et d'énigmes. Chacun s'en approche et, le moment venu, y fait mention de ce qu'il a fait ou va faire, sans oublier de dire le comportement de la montagne. Non par orgueil ou forfanterie. Simplement parce qu'il faut être honnête avec soi et avec la montagne. Et aussi à cause des suivants. Jamais de

récriminations, car l'échec fait partie du jeu et l'imprécation n'est pas de mise.

Le lendemain, descente à la Furka. Un dîner en plein air nous est servi. Il faut se hâter, car nous descendons sur le Grimsel en car.

Plus tard, dans ce cadre merveilleux, nous avons posé le sac et pris le « casse-croûte », en face du Gelmersee. Quel repli sur soi-même et dans ce méditisme combien nous nous sentons fortifiés. Méditons cette pensée de J.-J. Rousseau : « Sur les hautes montagnes où l'air est pur et subtil, on se sent plus de facilité pour la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit. Je suis surpris que ces bains d'air salutaires et bienfaisants des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la Médecine et de la Morale. »

Nous tous qui avons goûté ces joies, nous ne pouvons que penser la même chose. Même le mauvais temps, et la neige en particulier, nous a obligé à une gymnastique rythmée. Sous le pas de notre guide, la neige casse, un bruit sourd d'effondrement court à la surface pendant que le pied disparaît, et parfois la moitié de la jambe. Alors, pour se libérer, il faut se déhancher, tanguer même légèrement des épaules et, reportant le pied vers l'avant, vérifier la croûte à demi-résistante avant de faire pression à la verticale pour disloquer la carapace. Pour le second, attaché au chemin des traces, la tâche est plus facile, il lui suffit de s'obliger à la mesure des pas.

Il y a des moments de pénibles efforts pendant lesquels le rythme tombe... hélas. On ne sait quel orage organique s'est déchaîné. Enfin, voilà la cabane. Mêmes gestes, même labeur qu'à toutes les autres et, le soir, le fruit se cueille sans témoin. Tout se passe par le dedans. Notre première récompense a été moissonnée en cours d'ascension. Plaisir de mouvement, plaisir de pensées. Possibles l'un par l'autre et quelquefois réunis. Éternel débat de la Cime et de l'insondable. Cependant, nul orgueil individualiste ne s'en suit, car tout désert enseigne l'humilité en même temps que la concentration.

Le lendemain, le cours se divise en deux. Pour notre groupe, c'est l'ascension du Gelmerhorn. Varappe difficile mais intéressante. Nous avons connu toutes les postures, coincements dans les fissures mauvaises, etc... Visiblement, la journée ne se passera pas sans trouble. Et, sur la perspective des dalles, avec la souplesse féline que donne « la wybram », le premier a poursuivi la route. Des mètres de dalles sont ainsi dévorés, dans la foulée. Soudain, au-dessus des dalles, naissent les premières lames d'aiguilles dont le groupe élançé était si riche de promesses. On escalade plus droit et l'on sourit au vide. Mais un nuage né d'une vapeur s'est mis en travers, effaçant la montagne. Malgré tout, la marche fut une danse, et les rappels, un triomphe. Quelque chose qui ne trompait pas nous disait le sommet proche. Un « jeune premier » veveysan nous ouvre la voie. Au sommet, un « piton » est scellé, il nous file un rappel et nous montons consacrer notre nouvel autel. Il est de règle de s'allonger sur un sommet, près de sa corde gisante, et d'y connaître des heures béates. Des provisions de richesses sont amassées et on replonge sur le surplomb en descente de rappel. Notre chef part le dernier, comme le capitaine qui quitte son navire. Il y a encore deux autres rappels à faire. Grisés par ce que le sommet nous a apporté, nous tentons l'ascension du Grossgelmerhorn. Pas de trace de clous, la montée se fait difficile et même un « pendule » (Qué Serge) nous

marque le temps qui s'écoule, ainsi que les risques que nous encourons dans cette marche à l'aveuglette. Marche arrière est la seule solution. Il faut aussi savoir renoncer. Nous pique-niquons et redescendons dans le couloir où traîne une ombre de nuit. Le couloir est long. Bien pris entre deux verticales de roche, le Grand et le Petit Gelmerhorn. Un chemin où le malaise est exclu, mais où les risques de « sucres » tous calibres nous menacent. Le rappel est tantôt amarré au « becquet » ou à une cordelette déjà utilisée. Nous descendons à la rampe. Attente dans une cave, un trou noir que recouvre un bloc de biais, un couvercle arrêté dans cette posture un jour de fracas et que traverse un air froid venu on ne sait d'où. Aussitôt franchi le golfe terminal, nous revoilà sur nos dalles.

Là-haut, à la cabane, l'autre groupe s'inquiétait. Dissimulés dans les couloirs, les lunettes n'avaient pu nous repérer. Déjà deux groupes s'étaient mis à notre recherche, nous apportant à boire et à manger. Touchant accueil au bas des dalles, pour ceux habitués de la montagne. Vivant témoignage de fraternité. Nous remontons tous ensemble à la cabane, malgré les muscles fatigués, et, après une bonne fondue, chacun goûte le dernier sommeil dans cette cabane. A l'aube, tous nous remettons en ordre et le départ est fixé pour 8 heures.

Par groupe, nous montons par les raccourcis de la route du Grimsel, nous rejoignant au sommet du col, pour descendre ensemble sur Gletsch et remonter à la Furka.

Un bon repas nous y attend et, le soir, une petite agape est organisée dans la salle du restaurant.

Le lendemain, selon l'usage coutumier de nos cours, le drapeau est descendu de son mât et c'est par le « Cantique suisse » que se clôture ce magnifique cours, qui a pleinement reflété l'esprit que nous aimerions voir régner dans toutes les organisations et manifestations de l'I.P.

Un sincère merci à nos deux instructeur, qui ont donné le meilleur d'eux-mêmes, à l'E.F.G.S. qui a organisé ce cours, aux collaborateurs venus de Macolin et qui ont contribué au plein succès de cette quinzaine. Succès si complet que nous nous retrouverons tous au prochain cours, où nous convions, d'ailleurs, tous ceux qui aiment la montagne et la franche camaraderie et ne craignent pas l'effort.

P. JULLERAT et A. MAURIS.

Petite chronique littéraire

A l'intention des moniteurs d'excursion J. P.

GUIDE TOURISTIQUE ILLUSTRÉ « LA SUISSE »

Édition Imprimerie fédérative, S.A., Berne

Avant la guerre, le « Baedeker » et certains guides publiés à l'étranger étaient largement répandus dans notre pays. Mais nous ne possédions pas jusqu'ici un guide en langue française d'origine suisse. Cette lacune est aujourd'hui comblée au delà de nos espérances. Un ouvrage vient de paraître qui, par sa belle présentation et son format de poche pratique, répond exactement aux vœux du touriste qui désire avoir sur lui une documentation complète et sérieuse sans s'encombrer d'un